

Née en France, la biotech Graftys se relance au départ de la Wallonie

Société innovante dans les ciments osseux synthétiques, Graftys a récolté 4,1 millions d'euros auprès de quatre investisseurs et a établi ses nouveaux quartiers généraux à Gosselies, avec un CEO made in Belgium.

MICHEL LAUWERS

Graftys, une société biotechnologique innovante dans le créneau des biomatériaux, vient de lever 4,1 millions d'euros auprès de trois investisseurs belges et d'un français. Côté belge, ce sont Innovation Fund, Noshag (ex-Meusinvest) et The Club Deal qui ont mis la main au portefeuille. Côté français, c'est Ouest Ventures III, un fonds géré par Go Capital, qui y a participé. L'opération s'accompagne d'une réorganisation en profondeur de la société: créée en 2005 à Aix-en-Provence, Graftys a progressivement pris l'accent belge, et même wallon, puisque désormais, son siège social est établi à Gosselies. À sa tête, on trouve Enrico Bastianelli, l'ancien CEO de Bone Therapeutics, la biotech belge spécialisée dans la reconstitution de tissus osseux au départ de cellules souches. Avec Graftys, il reste en pays

LE RÉSUMÉ

Graftys a mis au point une famille de ciments osseux résorbables à la pointe du progrès.

Son nouveau patron, Enrico Bastianelli, est l'ancien CEO de Bone Therapeutics.

Noshag, The Club Deal et Innovation Fund sont ses nouveaux actionnaires belges.

de connaissance...

«Il ne s'agit pas à proprement parler du transfert d'une biotech française en Belgique, nuance Enrico Bastianelli qui est entré dans la société en 2017. Il s'agit plutôt d'une structuration fondée sur les meilleures compétences en France et en Belgique. L'unité d'Aix jouit d'une forte compétence dans la production de vrac et distribue déjà nos produits dans de nombreux pays. Nous allons conserver ces activités là-bas. Nous allons parallèlement profiter de l'écosystème biotechnologique wallon, que je connais bien et qui est très qualitatif.»

Trois étages

Graftys Belgique sera la maison mère. Elle abritera la direction, ainsi que les développements «après clinique» qu'elle répartira entre Gosselies et Liège. Graftys France deviendra sa filiale et continuera d'assurer la production de base. S'ajoutera un troisième étage à l'édifice, qui sera logé à Nantes et qui accueillera le gros de la recherche. Il faut savoir que la société a inventé ses produits avec l'aide du professeur Jean-Michel Bouler, du Ceisam, un centre de recherche réputé en chimie moléculaire qui s'appuie à la fois sur l'Université de Nantes et le Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Elle a mis au point une gamme de ciments osseux synthétiques résorbables. Constitué de substituts osseux à base de phosphate de calcium, chacun de ces ciments est injecté à l'aide d'une seringue au cœur de l'os à réparer. D'abord liquide, le ciment libère son principe actif dans la partie abîmée de l'os. Il durcit rapidement,

puis sera progressivement résorbé pour laisser la place à un os reconstitué. Deux de ces produits ont été autorisés dans des méga marchés comme les Etats-Unis, l'Australie ou le Canada. Graftys, qui a déposé plusieurs brevets mondiaux, les commercialise actuellement dans un peu plus de vingt pays.

Mettre le turbo sur les ventes

La société a commencé à vendre ses ciments en 2009-2010. Il semble qu'elle soit arrivée à un tournant: la commercialisation plafonnait quelque peu. De 2010 à 2018, Graftys a généré 28 millions d'euros de chiffre d'affaires. En clair, l'arrivée d'Enrico Bastianelli à sa tête et le transfert partiel en Wallonie doivent s'accompagner d'une redynamisation. «Nous allons travailler sur deux axes, précise le CEO: améliorer la gamme existante en développant de nouvelles propriétés et de nouveaux conditionnements, et faire avancer les nouveaux produits que nous avons dans le pipeline pour créer davantage de valeur.»

Au plan commercial, la stratégie prévoit d'élargir la distribution à de nouvelles géographies. Graftys reste par exemple absente des marchés asiatiques: la nouvelle direction a inscrit la Chine et le Japon sur son tableau de bord, de même que les pays de la péninsule arabique et l'Inde. Elle entend aussi améliorer sa couverture européenne, entre autres en attaquant le marché scandinave. L'expansion projetée nécessitera un effort du côté des ressources humaines. Graftys emploie 19 personnes aujourd'hui,

un nombre qui devrait au moins doubler d'ici trois à quatre ans.

Les produits sont innovants, le potentiel sur les marchés de la chirurgie orthopédique semble très prometteur. Reste à voir si malgré tout, Graftys doit se confronter à des concurrents? «Il en existe trois ou quatre, répond Enrico Bastianelli. L'un d'eux est coté à Stockholm, en Suède: il propose un ciment osseux quelque peu différent au niveau de sa structure. Nos ciments se distinguent notamment par le fait qu'ils sont très faciles à injecter et qu'ils nécessitent un temps de prise réduit. Ils bénéficient en outre de propriétés intéressantes, telles que leur insolubilité dans l'eau. Aux Etats-Unis, opèrent un concurrent qui propose un ciment de première génération, moins résorbable, et un autre rival plus important. Mais globalement, la concurrence sur ce marché est limitée et tous nos ciments sont brevetés.»

Capital partagé

Suite à la levée de fonds, le capital de Graftys se répartit entre les quatre nouveaux investisseurs et les actionnaires historiques, dont les fondateurs de 2005, réunis au sein de la Financière Viveris, à Paris. Parmi les nouveaux, on a appris qu'Innovation Fund avait investi 1,1 million d'euros pour acquérir une participation de 8,7% et que Noshag avait souscrit 8%, soit environ un million d'euros. The Club Deal et Go Capital se partagent donc les 2 millions restants. Précisons que le CEO a aussi acheté quelques actions et qu'aucun actionnaire n'a de part prépondérante.

4,1
mios €

Graftys vient de récolter 4,1 millions d'euros auprès de 4 fonds d'investissement.

Toutânkhamon entame un retentissant come-back

Paris accueille jusqu'en septembre la première étape d'une tournée mondiale, «Toutânkhamon, le Trésor du Pharaon». La grande halle de La Villette a fait les choses en grand, mettant superbement en scène cette nouvelle exposition des trésors de la célèbre tombe égyptienne découverte en 1922.

PHILIPPE BONNET
A PARIS

Il est clair que l'exposition sur Toutânkhamon qui débute ce samedi 23 mars à la grande halle de la Villette à Paris est par avance promise au succès. D'abord, parce que 150.000 tickets ont été achetés à l'avance. Selon l'un des organisateurs qui présentait ce jeudi l'événement à la presse, il est bien possible dans ces condi-

tions que le million de visiteurs soit vite atteint et même dépassé comme en 1967 lors de la précédente «visite» du jeune pharaon dans la capitale française. Ensuite, parce que le résultat scénographique est sans faute. La surface dévolue au trésor découvert en 1922 par le Britannique Howard Carter permet de déambuler à l'aise parmi les merveilles rassemblées soit 150 objets dont 60 n'ont jamais quitté l'Égypte. Enfin et surtout, parce que cette histoire millénaire ne cesse, à juste titre, de fasciner.

La découverte

Au tout début de cette histoire ressuscitée, il y a donc l'entêtement d'un homme. Howard Carter n'est pas un débutant en la matière. Il cartographie méticuleusement tout le lit de la Vallée des rois. Seul un dernier polygone n'a pas encore été exploré.

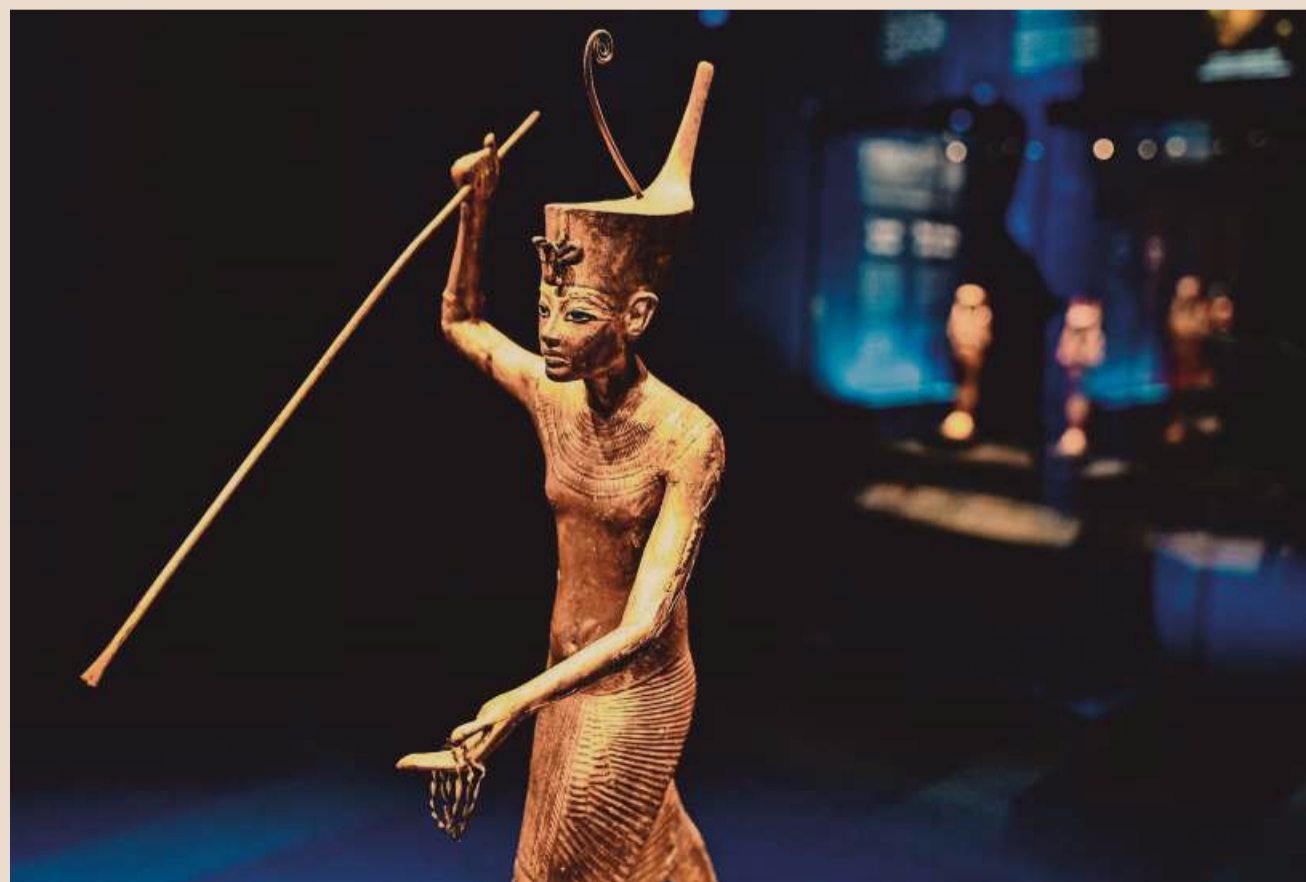
Cette exposition est un éblouissement de chaque instant, une source d'étonnement permanente.



en métal précieux étaient un privilège des élites et on apprend au passage qu'une expression de l'époque, «être sous les sandales» de quelqu'un, signifiait que l'on était dominé par lui (ou elle).

Les générations régnantes qui suivirent le règne de Toutânkhamon firent tout pour le faire oublier. Son nom n'apparaissait même plus sur les listes royales officielles de la 19^e dynastie. Howard Carter a offert une belle revanche à celui qui sortait à peine de son adolescence. Et nous, visiteurs, sommes proprement comblés par cette redécouverte inespérée.

«Toutânkhamon le Trésor du Pharaon». Du 23 mars au 15 septembre 2019, grande halle de La Villette (Métro Porte de Pantin), à Paris. Tickets à partir de 17 euros



Figurine prosternée et chaîne en or représentant un roi accroupi. Règne de Toutânkhamon, 1336 — 1326 av. J.-C. © RV

Et c'est le bon. «Nous avons fait une merveilleuse découverte, écrit-il le 5 novembre, un splendide tombeau encore intact.» Une carte murale permet de comprendre que le tombeau en question est une sorte de quatre pièces comprenant notamment une salle des trésors à l'entrée de la chambre funéraire.

Des films et des photos révèlent cette histoire extraordinaire autour d'un très jeune homme né vers 1340 avant Jésus-Christ et qui s'était marié à l'âge de 12 ans avec sa demi-sœur Ankhésenamou. Elle était, nous dit-on, la fille d'Akhénaton et de Néfertiti. Toutânkhamon n'a pris son nom qu'au moment où il est devenu pharaon. Son premier patronyme était Toutânkhaton ce qui l'avait fait surnommer avec humour par les jeunes visiteurs de 1967 «Toutencarton»...

Des sandales en or

Cette exposition est un éblouissement de chaque instant, une source d'étonnement permanente. Il en va ainsi de ce couvercle de «vase canope en calcite» figurant la tête du roi, dont la simplicité tout comme la justesse de l'exécution émeuvent autant qu'elles stupéfient. Il y a aussi cette coupe en forme de lotus avec deux boutons de fleurs qui symbolisait la renaissance et la vie éternelle.

L'éclairage des lieux, voulu «immersif» ne fait qu'en rehausser la beauté définitive. On ne pourra que s'ébahir et peut-être sourire devant les sandales en or de la momie royale d'autant qu'elle est assortie de sortes de gants, toujours en or, pour les doigts de pied. Ces «tongs» anciennes

